

## A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

---

## L'excuse des évidences

Publié le 06 décembre 2013 par [achacunsalettre](#)

*Lorsque le vent viendra*, Gilbert Garcin

Texte de Vincent Josse

Éditions Filigranes, novembre 2013

72 pages, 61 photographies n&b, bilingue français / anglais, 30€

Avec le titre d'un poème – la patience d'un équilibre. Une initiale regarde une autre initiale, la même, dans un miroir opaque. Et le geste attend. Un souffle, peu avant cela, a tenu à l'écart le reflet, mais au sol, ce qui ressemble à une plume a eu le temps de se figer sur un centre parfait. On pourrait croire que l'homme s'apprête à tomber – et, tout à côté, mais détaché comme une lacune d'écho, on pourrait croire à un arbre, ou à un abri. L'horizon est noir et l'équilibre patiente encore. Il sera sans doute bientôt le moment d'accorder aux formes denses et dissipées qu'elles fléchissent comme des branches, et au corps de chuter, libre. Avec le titre d'un poème, quelque chose de l'impossibilité d'une rupture. Avec un horizon noir, quelque chose de l'impossibilité du temps. *Lorsque le vent viendra* ne dit rien de demain, et encore moins de la minute à naître. Et l'enveloppe est une paupière lourde qui ne dirait rien d'une prière, et pas plus d'un silence. Ainsi à l'écart, le reflet a scellé une dissonance – la scène a l'intensité insensée d'une danse immobile ; c'est comme un son qui se répète sans chemin, le retour d'un vers sur une même ligne, une forme pure ; ce qui vibre n'a pas de fin, et le vent n'en finira jamais de venir, à la fois rocher et arabesque. La scène vaut pour ses réconciliations : au voile de plomb sa part de grâce, à la toile qui se tisse l'issue trouvée à un nouveau piège.

Très proche, son visage est un vase, à moins qu'il ne soit la racine d'une fleur. Ses lèvres sourient à peine, c'est une simple ridicule sur son front qui se charge de la sympathie ; peut-être ses yeux toisent-ils Magritte au pinceau, mais sans qu'il leur soit besoin de prendre de hauteur. Gilbert Garcin est un bourgeon qui a éclo à 70 ans, ou presque. Et chaque image lui est un nouveau baptême. Gilbert Garcin est un enfant qui tient ses objets pour des trésors, et les paysages pour des constances à habiter. Il est né la première initiale s'inquiétant de la seconde, et la taquinant un peu. Avec cette lettre qui s'écarte comme une parenthèse, puis sa béquille qui revient sur elle-même : son espace est une amorce facétieuse. Qui joue en permanence.

Et il faut croire en une réalité distraite, qui rend l'inertie et les récurrences acceptables. Gilbert Garcin fait une île de petits bonhommes, de collages assemblés et découpés, et surtout de lui-même, parfois chapeauté comme s'il avait un monde à sceller mais le plus souvent dégarni, endimanché mais de biais, et perdu sous son manteau trop grand, trop noir, qui lui sied pourtant comme un gant à une main féconde. Et les enfants de l'enfant détonnent, à chaque prise de vue ; car l'astuce s'engendre, lente, au nombre de défauts et d'imperfections. Il ne rentrera jamais totalement dans la fiction, celui qui maintient l'illusion dans la marge, qu'il appelle *limite*. Ce qu'il modèle est bien la tangente d'un univers, et les entorses de cet univers. Tout ce qui semble vain, souvent présenté de dos – un corps, des objets, des ficelles, des sphères, du noir et du blanc – : son univers est un échantillon de suggestions.

*Chaque image est une question et non une certitude, une proposition, pas une morale.*

Vincent Josse

Alors, peut-être n'y aurait-il qu'à chercher, éternellement, mais à la condition de vider d'emblée cette recherche de

ce vers quoi elle tend. Car les ciels de Gilbert Garcin sont sans fond, et son sable, souvent, est la synthèse d'un nuage, lourd, rilkéen, ou peut-être aussi tout autre chose. Les panneaux sur la carte démultiplient les sens et les directions, mais paraissent s'unir en un seul cœur, celui de l'image, clou planté ; peu importe la meilleure et celle à emprunter, pourvu que toutes ces voies soient des empreintes, précisément, à envisager de face. L'image de Gilbert Garcin ne voudrait rien dire, mais martèle pourtant, clou à planter, une folle évidence de présences.

Gilbert Garcin s'amuse avec la raison de rêves possibles. Il aurait sûrement voulu ne parler qu'une unique fois, mais s'est retrouvé confronté au pluriel du langage. Ce seront donc des photographies et autant de grilles d'écriture et de lecture. Pour chacune d'elles, les premiers mots d'un poème, ces titres, des lisières de significations, des arcs tendus sur des défaillances, des références *sans rails* – et si c'était de la mythologie, et un peu d'Hitchcock, ou encore du Tati, tout cela, rien de cela – qu'il se plaît à transformer en transparences. *L'Espace et le temps* : sur leurs fils, les aiguilles d'une horloge n'en finissent plus de se bloquer. Les heures sont identiques et différentes, il s'agit ici de s'affranchir de toute contrainte, et là de maintenir fermement les indices de l'existence. C'est alors elle, cette horloge, qui devient le chapeau d'un photographe dédoublé, corps-bêche, assistant à l'éveil d'un instant. C'est alors elle qui abandonne l'idée d'une origine, repartant à contresens : les *Divergences* de Gilbert Garcin sont des sillons qui se croisent et se recroisent, pas une, mais deux fois, et sans doute plus encore, au-delà de toute frontière.

La photographie dialogue avec elle-même, théâtre sans fil, inspiré par lui seul et par des échos se limitant à l'intérieur de ses cadres. La scène semble être étanche et les pertes, si elles en sont, se concentrent en un unique point, d'achoppement ou de rebonds, pour mieux se retrouver. Un personnage – un poète, cette personne capitale, ce *Monsieur Tout Le Monde* – évite de tourner en rond, alors il donnera aux creux de la terre le carré de fentes. Un autre personnage, Pierrot lunaire, s'exténue devant l'immuable dans une *Poursuite impossible*. Partout il y aurait *méprise*, sur le lieu de manifestations ; partout il y aurait mutisme, à l'endroit d'*ambition*. La scène marie des structures déjà agencées qui secondent des leurres. Une nouvelle fois, le photographe rend des mirages tangibles.

Dans chacun de ses clichés, Gilbert Garcin ne nourrit qu'une seule volonté, celle d'être celui qui *aurait aimé*. Il avoue volontiers ne pas s'interroger sur le *comment*, mais sur le *pourquoi*, voilant l'effort de la main sous celui de la pensée. Il fait de chaque motif, de chaque petit élément de ses pellicules, des seuils en propre, (se) poussant sans cesse et cherchant à (s')atteindre. Il voudrait ne prêter aucun mot à ses images et réduire leur portée à *minima*, mais le discours est un tête-à-tête rendu éternel : de dos, et s'embrassant comme un calque épouse un calque, le photographe a le visage baissé sur lui-même, replié, presque communiant, et semble donc faire bien plus que converser. Sa ligne, sa peau, est une convergence, et sa volonté de *percevoir le monde* un moyen de se reconnaître soi-même au monde.

Au masque penché l'espoir de brèches, et de tableaux qui deviennent des éventails de chances. Et si rien ne se déroulait dans le confort, et dans le confinement, d'une scène : et si tout n'était que *perspective* ? Le lieu des évidences se trouve alors chahuté, et se confond dans l'élémentaire. Ce serait alors la simplicité d'une marche devant une grosse pierre, plutôt que le chemin absurde de Sisyphe ; pour *se rendre utile*, ce seraient des trous à combler par des êtres de chair, plutôt que par leur esprit ; l'amour pourrait tout aussi bien être confié à des seules matières, qui deviendraient alors admirables ; l'essentiel se devinerait en *coulisses*. Car il y a de la place pour tout ce qui se tait encore. *Monsieur Tout Le Monde* offre autant ce qu'il installe consciencieusement sur une surface de deux mètres carrés que l'aveugle d'un défilé sans mesure. De petits bonhommes en pente, d'autres dont les gestes posent des croix sur le ciel, des fleurs au sol en guise de présents, le point sur le i d'une lune et la lune elle-même, l'âge d'une branche à peine étêtée, et, alentour, des escaliers à niveau égal foulés par des *ambitieux* : il y a autant à appréhender de l'image que de l'au-delà de l'image.

L'échelle ne s'ancre pas sur des visages, mais sur des expérimentations qui sont des essais plutôt que des épreuves, comme des premiers pas. Car même immobiles ou en attente, les motifs sont soufflés et se laissent entraîner par un vent apaisé ; pris dans un mouvement paradoxal, ils cherchent à atteindre des conciliations,

eux-mêmes parlant et eux-mêmes se répondant. On croirait à des avatars – Vincent Josse parle de *doubles* – mais il semblerait qu'ils soient plutôt des dissimulations : à chaque pierre posée une fuite suggérée, à chaque enlèvement l'hypothèse d'un *envol*. Mister G restera celui qui tend les bras comme à l'ouverture d'un spectacle, en chef d'orchestre, ou à la fermeture d'un rideau, en spectateur, pour applaudir à sa propre mise en scène. Aux endroits de formulations, il reste des persistances. Les images éclaircissent des jeux de pistes et d'alliances, teintent des jeux de limites et de métamorphoses, situés au tout début, ou à la toute fin, de *changements*. La *Tour d'ivoire* du photographe est elle-même un jeu de dupes, un miroir de petites et de grosses boules, parfois épineuses, souvent démultipliées, lestées mais qui pointent vers un vaste ciel. Les accents tragiques sont comiques, et inversement. L'arme est une plume ou un marteau frappant sur l'aube d'un chemin. Le déclenchement, père du cliché, est déjà une *conquête*. L'œuvre de Gilbert Garcin a le pluriel singulier, et la diffraction conciliante : elle tient l'art à bonne distance, figurant le photographe dans la position qu'il a toujours souhaité conserver, celle de l'*amateur*, l'œil et la main attachant, aimant.

Cathia Engelbach

Pour l'éclairage de quelques silhouettes

[La présentation de l'éditeur \(avec vidéo\)](#)

[Le site de Gilbert Garcin](#)

[Gilbert Garcin par Magali Jauffret \(L'Humanité\)](#)

[Gilbert Garcin sur Télérama](#)

[Gilbert Garcin par Aline Cochard \(Le Point\)](#)

[Gilbert Garcin par Alexandrine Dhainault \(Paris Art\)](#)

Gilbert Garcin est représenté par [la galerie Les Filles du calvaire](#)

© Gilbert Garcin

**Recommend** 4 people recommend this. Be the first of your friends.

[Signaler ce contenu comme inapproprié](#)

Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#), avec comme mot(s)-clef(s) [Gilbert Garcin](#), [photographie](#), [Vincent Josse](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#).

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress